

# entrées libres



**DOSSIER | MOBILITÉ**

**EN SELLE ! QUAND DES PROJETS**

**DE MOBILITÉ FORMENT À L'ÉCOLE DE LA VIE**

**ACTU**

Quelle 1<sup>re</sup> secondaire pour la rentrée 2026-2027 ?

**OUTILS | CROIX-ROUGE**

Après une carrière à l'école, elles y retournent pour apprendre les gestes des premiers secours

**ACTU**

Liban : enseigner, vaille que vaille...



## 3

### ÉDITO

Préserver la voix et le visage humain

## 4

### ACTU

La liberté d'enseignement au cœur de l'action du SeGEC

## 5

### ACTU

Quelle 1<sup>re</sup> secondaire pour la rentrée 2026-2027 ?

## 6

### DOSSIER

Des projets de mobilité forment à l'école de la vie

## 12

### OUTILS

Après 38 ans en classe, elles retournent à l'école pour apprendre les gestes des premiers secours

## 14

### MÉMOIRE D'ÉCOLE

L'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek : d'une école de quartier à une institution centenaire

## 16

### À L'ÉTUDE

Consommer moins, vivre mieux : de l'hyperconsommation à la sobriété ?

## 17

### ACTU

Liban : enseigner, vaillle que vaillle...

## 18

### UNE FONCTION, UN VISAGE !

Adrien Collard, architecte de l'offre de formation pour adultes

## 20

### CONFIDENCES

Mme Murielle, un pilier discret de la vie scolaire à l'Institut Saint-Ambroise

## 22

### LIVRES

*Et toi, comment ça va ?* Une question indécente en temps de guerre

## 24

### BONS PLANS

Les bons plans culturels et pédagogiques de Déborah

## 28

### LE TRAIT DE PONEY

Petite histoire d'état civil

### entrées libres

Avril 2026 / N°208  
Périodique mensuel (sauf juillet et août)  
ISSN 1782-4346

**entrées libres** est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

[entrees-libres.be](http://entrees-libres.be) | [redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be)

**Rédacteur en chef et éditeur responsable**

Arnaud Michel (02 256 70 30)  
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

**Rédaction**

Déborah Buekenhoudt      Pauline Jans  
Victoria Magnette          Arnaud Michel  
Gérald Vanbellingen

**Secrétariat et abonnements**

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

**Mise en page et illustrations**

Catherine Joret      Pony illustrations

**Membres du comité de rédaction**

Ophélie Bruynbroek      Déborah Buekenhoudt  
Adrien Collard              Evelyne De Commer  
Gaëtane de Lame          Étienne Descamps  
Edith Devel                Hélène Genevrois  
Pierre Henry                Pauline Jans  
Catherine Joret            Victoria Magnette  
Arnaud Michel              Pierre Scieur  
Gaëtan Speltens          François Tollet  
Gérald Vanbellingen

**Impression**

Imprimerie SNEL

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez le projet éducatif de nos écoles, *Mission de l'école chrétienne*, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via [bit.ly/3Qgsnas](http://bit.ly/3Qgsnas)





## PRÉSERVER LA VOIX ET LE VISAGE HUMAIN<sup>1</sup>

**A** lors que le SeGEC multiplie les formations sur l'intelligence artificielle (IA), il est essentiel de prendre du recul sur cette évolution. Il serait irréaliste, voire irresponsable, de rejeter totalement l'IA. L'histoire de l'informatique, commencée au sortir de la Seconde Guerre mondiale, nous montre que certaines avancées sont irrésistibles car elles suscitent l'intérêt, facilitent le travail, favorisent la connaissance et allègent nos tâches les plus laborieuses. Il ne s'agit pas d'accuser aveuglément l'IA d'être une menace fondamentale pour l'humain.

Le pape Léon XIV a récemment partagé sa réflexion sur ce sujet, résumée ainsi : « *Le visage et la voix sont propres à chaque individu ; ils expriment son identité singulière et constituent la base de toute rencontre humaine.* » Il insiste sur le fait que l'intelligence artificielle et les technologies numériques, mal utilisées, peuvent profondément bouleverser les fondements de notre civilisation, en imitant des éléments essentiels comme l'empathie, la responsabilité ou la communication authentique. Ce défi n'est pas seulement technique mais avant tout humain : il s'agit de préserver ce qui nous rend uniques et capables de relations sincères.

Il met en garde contre le pouvoir des algorithmes des réseaux sociaux et la confiance excessive envers l'IA, qui risquent d'affaiblir l'esprit critique, la créativité et l'écoute attentive. Il encourage chacun à rester fidèle à ses convictions et à demeurer vigilant face à la polarisation sociale. Même si l'IA peut offrir

un appui dans la gestion des tâches de communication, négliger l'effort de réflexion personnelle au profit de simples résultats statistiques pourrait, sur la durée, amoindrir nos capacités cognitives, émotionnelles et relationnelles. Il existe aussi un risque de standardisation, puisque la technologie IA reste concentrée entre les mains de quelques grandes organisations mondiales.

L'enjeu n'est donc pas d'arrêter l'innovation numérique, mais de savoir l'orienter avec conscience et discernement. Il appartient à tous de défendre la personne humaine pour que ces outils deviennent de véritables alliés. Cette alliance repose selon le pape sur trois piliers fondamentaux :

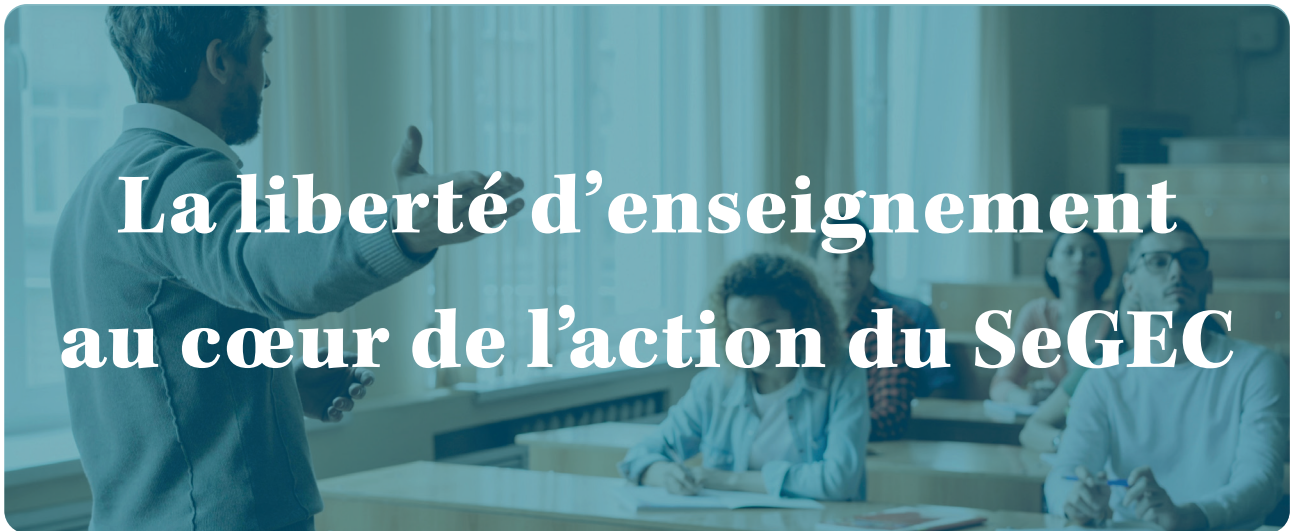
- La responsabilité, qui rappelle que la liberté passe par le choix réfléchi ;
- La coopération, pour construire ensemble au bénéfice de tous ;
- L'éducation, fondement indispensable pour développer l'esprit critique et apprendre à comprendre.

L'humain, en définitive, est sans doute plus fait pour se laisser imprégner par la nature que par les technologies... Gardons alors un peu de temps pour décrocher en toute impunité. ■

**Alexandre Lodez,**

**Secrétaire général** | 31 mars 2026

<sup>1</sup> Message de Sa Sainteté le Pape Léon XIV pour la 60<sup>e</sup> Journée Mondiale des Communications Sociales



© Vitaly Gariev

# La liberté d'enseignement au cœur de l'action du SeGEC

La liberté d'enseignement, au même titre que la liberté d'association, constitue le fondement de l'enseignement catholique et la raison d'être du SeGEC. Consacrée dans la Constitution belge dès le 7 février 1831, elle a évolué au fil du temps. À l'heure où l'on pourrait avoir le sentiment que la liberté d'enseignement est davantage cadenassée, Entrées libres vous propose un focus sur ce principe fondateur.

**A**ux yeux de la loi belge, la liberté d'enseignement revêt de multiples facettes. Pour les Pouvoirs organisateurs, il s'agit de la liberté d'ouvrir une école et de déterminer son projet pédagogique en ce compris dans ses dimensions philosophiques et religieuses. Elle implique une liberté de choix du personnel et de ses missions pour concrétiser ce projet ainsi qu'un pouvoir de décision dans l'organisation de l'établissement.

Dans le chef des parents, elle comprend le libre choix de l'école et le libre choix, dans l'enseignement officiel, entre l'enseignement d'une des religions reconnues et de la morale non confessionnelle.

On peut ajouter aussi que pour les professeurs et les chercheurs des universités, la liberté d'enseignement implique une liberté académique, c'est-à-dire une liberté qui recouvre notamment le choix des thèmes de réflexion, du contenu de l'enseignement, des méthodes pédagogiques et des orientations philosophiques ou encore politiques.

Venons-en maintenant aux évolutions que la liberté d'enseignement a traversé, au gré des réformes du système éducatif. En 1959, le Pacte scolaire précise que la liberté d'enseignement est non seulement une liberté du choix d'enseignement mais également que ce choix ne doit pas avoir d'incidence sur le coût de la scolarité. C'est le point de départ du subventionnement de l'enseignement libre, d'une part, et de l'investissement dans la construction de bâtiments scolaires pour l'enseignement officiel et de la neutralité de celui-ci, d'autre part.

En 1988, lors de la communautarisation de l'enseignement, les principales dispositions du Pacte scolaire sont inscrites dans la Constitution, à l'article 17 devenu 24.

Par la suite, et particulièrement depuis 1997 et le décret Missions, de multiples réformes sont venues encadrer davantage les pratiques pédagogiques et par conséquent la liberté d'enseignement. Citons, entre autres, la généralisation progressive des évaluations externes, la mise en place des plans de pilotage, la réforme des titres et fonctions, celle du tronc commun, etc...

Qui dit pilotage public progressivement élargi, dit liberté d'enseignement davantage encadrée.

Soyons clairs, ces réformes poursuivent des objectifs légitimes. Prises isolément, leur dispositif est en adéquation avec l'article 24 de la Constitution. Néanmoins, le SeGEC demeurera toujours attentif à l'équilibre entre la coordination nécessaire du système éducatif et la capacité des établissements à exercer pleinement leurs missions.

À cet égard, le CDIE, tel que présenté dans la presse ces dernières semaines, ravive ce débat mais également les inquiétudes autour d'un nouveau tour de vis concernant l'application effective de la liberté d'enseignement.

Chevillé au corps du SeGEC, ce principe continuera de rassembler nos forces et d'inspirer notre action collective.

▪ **Arnaud Michel**

En collaboration avec le Service d'étude du SeGEC

# Quelle 1<sup>re</sup> secondaire pour la rentrée 2026-2027 ?

Le tronc commun, remanié récemment par le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, arrive en secondaire à la rentrée scolaire prochaine. Compte tenu de ce délai, à plusieurs reprises, le SeGEC a alerté sur la nécessité de clarifier plusieurs points. Sur le terrain, les directions étaient dans l'impossibilité d'organiser sereinement la rentrée 2026-2027. Alors que la fin de l'année scolaire approche doucement, ces clarifications concernant la 1<sup>re</sup> secondaire arrivent, enfin !

**E**n coulisses, durant les négociations, le SeGEC a visé, dans la marge de manœuvre qui était la sienne, à obtenir les éléments qui permettront aux écoles d'organiser au mieux la rentrée. Ce travail a été rendu possible grâce aux contacts étroits entre la Direction de l'enseignement secondaire, dirigée par Patrick Lenaerts, et les différentes associations de directions de l'enseignement libre.

Concernant la grille horaire, peu de bouleversements sont prévus dans la réforme Glatigny. La seule évolution, tout de même marquante, est l'apparition d'une 2<sup>e</sup> période de formation numérique, compensée par la suppression d'une période de formation manuelle, technique et technologique (FMTT). Le total hebdomadaire reste donc de 32 périodes ou de 34 périodes en P45 (45 minutes). Ce système est encouragé avec des simplifications prévues, mais à confirmer, pour organiser le P90 (90 minutes). Notons que pour l'année scolaire 2026-2027, le référentiel FMTTN reste le document de référence. Une scission entre FMTT et numérique est en cours.

En outre, l'orientation est bel et bien au centre du projet de réforme, et ce dès le début du parcours secondaire. En tout, 129 périodes seront consacrées à l'orientation durant les trois premières années du secondaire. Un élément avait particulièrement suscité des réactions négatives ; celui des deux journées de stage durant les jours blancs. Malgré les nombreux signaux indiquant l'impraticabilité et l'impossibilité d'organisation, ces deux journées sont maintenues.



## Une période transitoire pour l'accompagnement renforcé

Par ailleurs, la disparition, sans période de transition, de la 1<sup>re</sup> différenciée avait fait couler beaucoup d'encre et avait suscité des inquiétudes lors de l'annonce. Comment les établissements allaient-ils pouvoir accueillir ces élèves en difficulté ? Des mesures d'accompagnement renforcées avaient alors été promises. On en sait désormais davantage. Pour rappel, cet accompagnement est dédié aux élèves en échec au CEB, en tout ou en partie.

À l'issue des négociations, le SeGEC a obtenu une phase transitoire en 2026-2027 pour les écoles qui organisaient un 1<sup>er</sup> degré différencié. Initialement, un recalcul au 1<sup>er</sup> octobre 2026 était prévu, entraînant une perte considérable de périodes. Par cette mesure, ces écoles couraient le risque d'être déstabilisées. Finalement, c'est bien la situation au 15 janvier 2026 qui sera prise en compte pour l'ensemble de l'année scolaire 2026-2027. Au 15 janvier 2027, les élèves de 2<sup>e</sup> différenciée seront comptabilisés comme des élèves de 1<sup>re</sup> secondaire dans le calcul opéré en vue de l'année scolaire 2027-2028.

Les écoles qui n'organisaient pas de 1<sup>er</sup> degré différencié se verront octroyer 0,5 période théorique par élève pour chaque partie à laquelle il a obtenu moins de 50% lors de l'épreuve externe du CEB ; et ce à partir d'un calcul réalisé au 1<sup>er</sup> octobre 2026.

D'autres dispositions, notamment en matière de DACCE et de titres et fonctions, sont prévues. Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir prochainement.

Pendant ces négociations et le parcours parlementaire que va débiter ce texte législatif, les ateliers du tronc commun organisés par la Direction de l'enseignement secondaire et par sa cellule de soutien et d'accompagnement se poursuivent afin de préparer au mieux les équipes éducatives.

▪ **Arnaud Michel**

# ASBL Fedemot : 25 ans à mettre la sécurité routière au programme des écoles

© DR

Une fois n'est pas coutume, le dossier d'Entrées libres centré sur la mobilité ne consiste pas en un tour d'horizon, il se présente comme un carnet de route. Un carnet composé d'histoires de trois écoles qui ont mis la mobilité en mouvement, au sens propre. Avec le Veloctobus de Wezembeek-Oppem, où des élèves pédalent en groupe pour aller à la piscine. Le Don Bosco Tour et ses mille kilomètres à vélo depuis la Belgique pour relier Turin. Ou encore les animations de l'ASBL Fedemot, qui depuis vingt-cinq ans se rend dans les écoles de Wallonie pour que les jeunes apprennent — avant de prendre le guidon — ce que la route ne pardonne pas.

**A** Liège, une ASBL sillonne les écoles de Wallonie depuis plus de vingt-cinq ans pour sensibiliser les jeunes aux réalités de la route. Fedemot, fondée en 1999 par Jean-Marie Jorssen, ne fait pas beaucoup de bruit mais accumule les kilomètres. Entrées libres a rencontré son président, convaincu que c'est dans les classes que se joue une bonne partie de la sécurité routière de demain.

## Fedemot est née il y a plus de vingt-cinq ans. Comment l'aventure a-t-elle démarré ?

« À l'origine, il y avait une prise de conscience personnelle. Comme beaucoup, j'ai acheté une moto dès que j'en ai eu les moyens. Et très vite, j'ai réalisé qu'on avait statistiquement bien plus de risques d'accident à deux roues qu'en voiture. J'ai alors rejoint une association flamande qui défendait les motards, mais l'approche était trop revendicative. Dénoncer l'état des routes ou manifester à la rue de la Loi un samedi après-midi quand les bureaux sont vides, pour moi ça ne mène nulle part. Alors avec quelques amis — dont un collègue policier de la brigade motocycliste, décédé depuis dans un accident — nous avons choisi une autre voie. Celle d'aller vers les jeunes et les gens en général, pas pour les inciter à rouler en moto ou en scooter, mais pour les prévenir des dangers. »

## Pourquoi cibler les écoles, notamment ?

« Parce que c'est là que ça fonctionne vraiment. Si vous organisez une journée de sécurité routière sur une place publique un dimanche, il n'y aura pas grand monde. Dans une école, les jeunes sont présents, et quelque part, ils sont obligés de participer. C'est un peu là-dessus qu'on joue. Mais il ne s'agit pas d'un cours magistral. On les fait participer à des exercices concrets, comme de replacer des formes dans une boîte tout en envoyant un SMS en même temps. Le but est de démontrer qu'on ne peut pas faire deux choses à la fois au volant. Un autre exercice consiste à leur lancer des balles de tennis pour évoquer la notion du temps de réaction. À 30 km/h sur un scooter, une trottinette ou autre, si un enfant traverse à 5 mètres devant vous, il vous est impossible de l'éviter ou presque. Ce sont des réalités dont les jeunes n'ont généralement pas conscience de manière concrète. »



## Quels sont les différents ateliers proposés lors d'une journée dans une école ?

« Les élèves sont répartis en petits groupes de maximum quinze et passent successivement par plusieurs ateliers. Il y a une partie théorique sur la sécurité routière – les dangers, les distances de freinage, les effets de l'alcool. Un autre atelier évoque les équipements de sécurité ou le code de la route. On aborde aussi les premiers secours, comme la réanimation, la position latérale de sécurité, etc. Puis, il y a évidemment la partie pratique dans la cour de l'école, où les jeunes font leurs premiers tours de roue – sur scooter ou trottinette électrique – avec quelqu'un de chez nous qui court à côté. C'est souvent la première fois qu'ils montent sur ce type d'engin dans un cadre sécurisé. »

## Comment les élèves réagissent-ils à ces journées ?

« Les retours qu'on a sont systématiquement positifs. Les jeunes disent souvent qu'ils n'avaient pas conscience des dangers, notamment par rapport à l'usage des trottinettes, et qu'ils ont appris des choses qui les ont surpris. Parfois, ce sont les enseignants eux-mêmes qui témoignent. Via des messages sur les réseaux sociaux ou autre. Certains nous disent depuis qu'on est venus, ils ont moins d'accidents aux abords de l'école. C'est comme ça qu'on mesure l'impact de nos animations. Pas avec des indicateurs abstraits comme dans certaines études de Vias (ex-IBSR, Institut belge pour la sécurité routière) mais avec du concret, du terrain. »

## Quels sont les grands défis à venir en matière de prévention routière chez les jeunes ?

« Les distractions technologiques, sans aucun doute. On a beaucoup parlé du GSM au volant. Mais aujourd'hui, les voitures sont remplies d'écrans et de gadgets tout aussi distrayants... Des gadgets qui attirent l'attention et qui nous permettent de quasiment tout régler en roulant... Sans parler des trottinettes où souvent le GSM est posé au milieu du guidon... Via mes contacts, j'ai même proposé au gouvernement qu'on intègre un système qui bloquerait le téléphone en voiture dès que le contact est mis. On m'a répondu que le passager devait pouvoir téléphoner... La réponse est quelque peu logique, mais elle illustre parfaitement l'impasse dans laquelle on se trouve souvent actuellement. Par contre, ce qui ne change pas, c'est la nécessité de poursuivre la sensibilisation. Aller dans les écoles, c'est investir dans des comportements qui se formeront dans dix ou quinze ans. Les décideurs politiques cherchent des résultats immédiats. Mais la prévention, ça prend du temps. Et ça vaut chaque heure passée à l'école. »

Signalons que les actions de Fedemot ne se limitent pas aux écoles. L'ASBL intervient également auprès des communes, organisations diverses et dispose d'un terrain à Angleur. Elle y accueille des particuliers qui souhaitent s'initier à la moto ou au scooter et dispose d'un simulateur de conduite, qui est souvent déployé lors d'événements grand public comme le Beau Vélo de Ravel. ■ **Gérald Vanbellingen**



## Sur la trottinette, l'ignorance (ou l'insouciance) fait plus de victimes que la vitesse

Le 12 mars dernier, les formateurs de Fedemot ont investi la cour de l'Institut Saint-Joseph de Welkenraedt pour deux jours de sensibilisation destinés aux élèves de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaires. L'animation s'inscrivait dans le cadre des journées citoyennes annuelles de l'école, dont le fil rouge était, cette année, « *Mon corps, ma santé* ».

Pour Aurélie Lemarchand, enseignante de français au degré supérieur et l'une des coordinatrices de l'événement, le bilan est positif. « Les élèves ont pu accéder à des ateliers théoriques et pratiques abordant l'alcoolisme au volant, la sécurité routière, l'utilisation des trottinettes électriques... On juge réellement ces journées utiles à plus d'un titre. »

Le programme alternait sessions théoriques – menées avec la zone de police du Pays de Herve, centrées sur les risques liés à l'alcool – et ateliers pratiques animés par Fedemot. Les élèves ont notamment chaussé des lunettes d'alcoovision pour slalomer entre des cônes ou tenter de garer un go-kart à pédales, avant de prendre en main des trottinettes électriques, casque vissé sur la tête. « Les jeunes ont été globalement réceptifs », conclut l'enseignante. « D'ailleurs, ils en ont parlé entre eux en évoquant les dangers, ce qui témoigne d'une prise de conscience, et c'est aussi ce qui était recherché. »

## FEDEMOT EN CHIFFRES – 2025

Source : Rapport d'activités Fedemot 2025

- 24 écoles visitées à travers toute la Wallonie
- Plus de 1 500 élèves formés (théorie et pratique)
- 8 922 heures consacrées aux formations scolaires
- 10 communes partenaires, plus de 200 participants
- 536 participants aux formations individuelles sur terrain
- 45 journées de formation USAMM (personnes à mobilité réduite)

Lien site web : [le.segec.be/Fedemot](https://le.segec.be/Fedemot)

# Le Veloctobus,

UNE NOUVELLE « LIGNE » VERS LA PISCINE... À LA FORCE DES JAMBES

Depuis le début du mois mars, les passants et automobilistes peuvent observer un nouveau type de véhicule dans les rues de Wezembeek-Oppem. Baptisé Veloctobus, ce grand cuistax permet à des élèves des écoles Notre-Dame de la Trinité et Saint-Georges de relier le centre sportif pour suivre leur cours de natation. Ce projet – en phase test actuellement – est proposé aux écoles par une ASBL formée de trois enseignants. Entrées libres a accompagné les élèves de l'école Notre-Dame de la Trinité de Wezembeek-Oppem sur leur trajet original vers la piscine.

« Tout le monde a bien mis son casque ? On n'oublie pas le gilet fluo et de mettre les sacs dans le filet du milieu ? Ok ? Vous êtes prêts à pédaler ? C'est parti ! »

C'est à la force de leurs jambes – et d'une assistance électrique – que six élèves de l'école Notre-Dame de la Trinité ainsi que deux de leurs enseignants ont pédalé vers le complexe sportif de Sportcity pour se rendre à leur cours de natation. Un voyage de 2,5 km depuis leur école qu'ils ont effectué à bord du Veloctobus. Un véhicule similaire à un grand cuistax avec assistance électrique et qui peut accueillir jusqu'à 8 élèves au maximum, mais où la conduite est confiée au seul conducteur.

« La phase test a débuté le 2 mars et tout se passe très bien. On avait effectué quelques voyages sans les élèves pour s'assurer que les routes empruntées soient bonnes et qu'on puisse tenir le même timing qu'avec un bus classique. La police et la commune nous ont d'ailleurs conseillés en la matière. Dans la pratique, on voit qu'on y arrive, en étant même souvent en avance sur le bus. Ensuite, du côté des élèves, c'est simple, ils adorent. Ils s'amuse en faisant du sport, s'aèrent et commencent presque "à se battre" pour pouvoir monter à bord (rires) ! »

## Une ASBL créée par des instituteurs

À l'origine de ce projet, une ASBL du même nom, fondée par trois instituteurs primaires actifs au sein des deux écoles : Thomas Bontemps, Gilbert Desmet-Paulet et David De Myttenaere. « Notre réflexion sur le projet remonte à deux ans et demi environ. On s'est demandé si prendre un car pour faire 2-3 kilomètres vers la piscine avait encore du sens en termes d'écologie ou de valeurs qu'on veut transmettre aux enfants », expliquent les trois enseignants. « On a alors pris le temps de s'informer et de nourrir cette réflexion. Ce qui nous permis de découvrir les Woodybus de la marque française Humbird. Ces quadricycles à assistance électrique, presque entièrement en bois, sont fabriqués en France, avec un taux de réparabilité élevé (8,7/10), sont homologués pour circuler sur la voie publique et sont adaptables aux enfants. En plus, l'entreprise emploie des personnes en situation de handicap. Bref, ils cochaient toutes les cases. »

Les trois instituteurs en parlent alors avec la directrice de leurs deux écoles, Rosalie de Marnix. « Il y a eu d'emblée des personnes très enthousiastes et d'autres un peu moins au sein du PO », explique cette dernière. « Mais une fois les doutes effacés – en matière de timing ou de sécurité notamment – on a alors présenté le projet à l'ensemble des enseignants et informé les parents, dont 94% ont validé le projet. La phase test, entièrement gratuite pour nos écoles, a alors pu débuter. »



Gilbert Desmet-Paulet en tête, ces quelques élèves ont rallié Sportcity en Veloctobus © DR

## Repenser les déplacements scolaires de A à Z

Le moteur de ce projet ? L'envie portée par les trois enseignants de repenser les déplacements scolaires pour les rendre à la fois plus ludiques, écologiques et actifs. « Les jeunes sont de plus en plus sédentaires, des études comme celles menées par Sciensano en attestent, or en faisant le trajet avec le Veloctobus, c'est déjà un gain de 30 à 45 minutes par semaine, sans qu'on touche à l'organisation de l'école », poursuit le trio d'instituteurs. « Il était aussi important pour nous de remplacer un bus classique par un moyen de transport plus doux et plus propre. Ce qui représente environ 16,69 kg de CO<sup>2</sup> en moins par enfant et par an. Enfin, et c'est très important, ce projet nous permet par la même occasion de conscientiser les élèves et de leur montrer l'exemple. C'est d'ailleurs ce que le PO nous répète souvent : "On enseigne qui on est !" »

Enthousiastes, les élèves semblent conquis par les Veloctobus. « C'est super chouette, surtout que j'adore le vélo », déclarent certains d'entre eux sur le chemin vers le centre sportif. « Et puis dans le car, il fait toujours super chaud alors qu'ici il fait trop bon. Mes parents sont ravis du projet et moi aussi j'adore ! »

Outre l'enthousiasme et la pratique sportive, les enseignants mettent en avant que l'usage du Veloctobus permet de conscientiser les plus jeunes au code de la route, au sens de l'effort et de l'entraide ou encore aux notions de conscience citoyenne et de respect de l'environnement.

Plus d'infos sur le projet : [veloctobus.be](http://veloctobus.be)



Une cagnotte a été lancée avec comme objectif d'atteindre les 20.000 euros – soit l'achat d'un Veloctobus : [le.segec.be/Cagnotte\\_Veloctobus](http://le.segec.be/Cagnotte_Veloctobus)

## Un projet concret dès la rentrée prochaine

Entre notre visite à l'école et la publication de ce numéro d'Entrées libres, la phase test s'est transformée en un projet pérenne qui se poursuivra à la rentrée. La directrice voulait d'abord s'assurer de présenter de fond en comble le projet dans sa mouture finale aux parents – ce qui est désormais chose faite – avant d'aller plus loin. « Le PO a confirmé qu'il allait prendre dès la rentrée de septembre 2026 le service Veloctobus pour toutes les classes (M3 à P4) de la Trinité et de Saint-Georges qui vont à la piscine le lundi après-midi », précise David De Myttenaere, l'un des trois enseignants fondateurs de l'ASBL. « Nous avons aussi eu le feu vert de la commune de Wezembeek-Oppeem pour des trajets le mardi après-midi, soit pour une partie des trajets des écoles communales. »

Un double accord qui a conforté l'ASBL dans la commande de neuf Veloctobus. « On estimait qu'il faudrait ce nombre, ainsi qu'un back-up pour rendre les navettes 100% opérationnelles », poursuivent les instituteurs. « On remarque aussi quelques améliorations potentielles à réaliser. Comme le fait de rajouter une dent aux pédales des élèves, d'obtenir un pare-brise anti-rayures ou encore de placer un essuie-glace manuel. Le plus, c'est qu'on communique beaucoup avec Humbird et qu'on va pouvoir personnaliser nos Veloctobus. »

## Wanted : des bénévoles pour conduire les Veloctobus

Une fois le projet inscrit au ROI des deux écoles pour l'année prochaine, il faudra encore qu'une autre mission soit réalisée : celle de dénicher des bénévoles pour conduire ces Veloctobus.

« Si l'ASBL devait payer des chauffeurs, cela représenterait un coût financier énorme », ajoute David De Myttenaere. « On a alors pensé à une solution qui pourrait être bénéfique à tous. Avec des parents, grands-parents et d'autres personnes intéressées qui se porteraient volontaires pour conduire les Veloctobus. L'ASBL prendrait en charge leur formation et leur assurance et puis, à partir d'un certain nombre d'heures prestées, leurs prestations généreraient de l'argent qui serait alors reversé à l'école. »

De quoi faire baisser le prix du service. « Par rapport à des coûts classiques liés à des bus scolaires, on estime qu'on serait environ 10% moins cher. Et avec le mécanisme imaginé avec les bénévoles, cela pourrait faire baisser la note de l'école. Il ne faut pas oublier que l'achat des Veloctobus représente un investissement d'environ 200.000 euros qu'il faudra pouvoir amortir. »

Si ce projet des trajets vers la piscine est la priorité du moment, les trois instituteurs imaginent déjà des suites possibles. Avec la possibilité de mettre en place un ramassage scolaire, de collaborer avec des associations sportives et culturelles des environs, etc. Mais chaque coup de pédale après l'autre ! ■ **Gérald Vanbellinghen**

# Le Don Bosco Tour :

950 KM POUR RETROUVER LES SOURCES DE L'ESPRIT SALÉSIEEN

Solidarité, dépassement de soi, confiance en l'autre. Autant de valeurs que saint Jean Bosco insufflait à ses jeunes orphelins dans le Turin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont les mêmes que soixante élèves de plusieurs écoles Don Bosco de Belgique emporteront dans leurs sacoches le 19 avril, au départ d'un périple de 950 kilomètres à vélo. Destination Castelnuovo Don Bosco, village natal du saint, au pied des collines du Piémont. Un retour aux sources, à la force des mollets.

Il avait beau avoir plu toute la matinée, ils étaient une petite dizaine d'élèves et d'accompagnants à répondre présent à l'entraînement un mercredi après-midi. Avec au programme, une sortie d'environ 80 kilomètres marquée par quelques montées d'une belle bosse locale, celle du Mont-de-l'Enclus. Une montée d'environ deux kilomètres, bien connue des cyclos comme des pros, notamment à travers l'épreuve du circuit Franco-Belge.

En tête de peloton, on retrouvait Thibaut Guelton, professeur d'éducation physique à l'Institut Don Bosco Saint-Charles de Tournai. Passionné de vélo, il a su embarquer dix-sept élèves de son école dans l'aventure – pour un total d'environ 60 élèves, toutes écoles Don Bosco confondues. Des jeunes qui s'entraînent depuis septembre dernier, par tous les temps, pour être fin prêts pour le grand départ.

Ils se sont élancés tous ensemble, le 19 avril 2026, depuis le centre Don Bosco Farnières à Grand-Halleux (Vielsalm),

dans les Ardennes. L'arrivée, elle, se situe à quelques 950 kilomètres de là, du côté de Turin, après avoir serpenté à travers le Luxembourg, l'Allemagne, l'Alsace, la Suisse et le nord de l'Italie. Dix étapes longues de 25 à 130 kilomètres qu'il faudra pouvoir endurer pour rallier Castelnuovo Don Bosco, village natal de Giovanni Melchiorre Bosco, le nom originel de saint Jean Bosco.

Un itinéraire qui a été soigneusement pensé et reconnu. « On emprunte l'Eurovélo 5 jusqu'à Lucerne en Suisse », précise Thibaut Guelton. « Ensuite, comme les routes secondaires des Alpes sont encore partiellement enneigées en avril, et que monter à 2 000 mètres d'altitude avec un équipement pas forcément adapté et beaucoup de fatigue n'est pas la meilleure idée qui soit, on s'est dit que ce serait plus prudent de prendre une navette pour rejoindre Milan, de l'autre côté des montagnes. » Une fois en Italie, les élèves reprendront leur vélo en direction de Turin.

Plus qu'une aventure, ce projet représente un véritable défi sportif et humain. Les sept premières étapes avoisinent toutes les 100 km, avec des cols présents dès les premiers jours. Côté logistique, une véritable intendance encadrera élèves et professeurs. Avec une camionnette qui contiendra des vélos de remplacement (en partenariat avec Décathlon Mons), une autre chargée des bagages et des ravitaillements ainsi qu'une voiture d'intendance qui gèrera les repas du soir et les petits-déjeuners. Les nuits, elles, se passent dans des salles et des écoles du réseau salésien situées tout au long du parcours : une façon de rappeler que le réseau Don Bosco s'étend bien au-delà des frontières belges.

## Une histoire qui roule depuis 2017

Ce Don Bosco Tour ne sort pas de nulle part. Créé en 2017 à l'initiative de Don Bosco Liège et Don Bosco Huy, il a d'abord pris la forme d'un tour en trois étapes reliant plusieurs écoles du réseau. En 2024, une nouvelle page s'est écrite avec le projet de relier Bruxelles à Paris, alors en pleine effervescence olympique. Pour l'occasion, les élèves des ateliers mécaniques, imprimerie et électricité avaient



L'équipe est prête à affronter les 950 km pour retrouver les sources de l'esprit salésien © DR



même fabriqué une flamme « Don Bosc'Olympique » qu'ils ont emmenée avec eux jusqu'à la capitale française. L'édition 2026 – le 5<sup>e</sup> Don Bosco Tour - représente une évolution plus ambitieuse encore, qui prend la forme d'un véritable retour aux sources de la pédagogie salésienne.

Turin n'a pas été choisie au hasard. Elle représente bien plus qu'une simple destination. C'est l'essence même de ce que représente une école Don Bosco. « Saint Jean Bosco était un prêtre qui a pris en main des orphelins, qui les a éduqués par l'apprentissage des métiers manuels et leur a redonné du sens », raconte Thibaut Guelton. « Ce projet, il s'inscrit à fond dans cet esprit salésien marqué par des valeurs comme la solidarité, l'entraide ou encore la confiance en l'autre. »

Pour financer l'aventure, les élèves ont d'ailleurs mis la main à la pâte. Avec des ventes de lasagnes, des feuilles de parainage au kilomètre ou encore une soirée de présentation publique. Autant d'initiatives qui traduisent concrètement ces valeurs.

Il constitue aussi une belle occasion de redorer le blason des filières techniques. « Ce n'est pas l'objectif premier parce que de notre côté, on sait ce dont sont capables nos élèves. Mais si ça aide à changer le regard des personnes extérieures, ce sera évidemment déjà ça de pris car un tel projet demande de l'engagement, de la motivation et l'envie de se dépasser, même par temps de pluie. »

## Un groupe soudé, prêt à se dépasser

Une approche que les élèves semblent avoir bien intégrée. Comme l'explique Clément Cardon, 17 ans, en 5<sup>e</sup> TTR électromécanique, qui ne pratiquait pas le vélo avant de prendre part au projet. « Mon truc à la base, ce sont les sports de combat. Ce projet, c'est donc un sacré défi personnel. Mais un défi qu'on va réaliser avec les copains, qui va nous permettre de voyager dans une bonne ambiance. Et puis la pratique du vélo m'a permis de me dépasser, d'apprendre à ne jamais s'arrêter. Et ça, ça me plaît beaucoup. »

Une seule chose l'inquiète un peu : non pas l'école cette fois-ci, mais les cols qu'ils vont trouver sur la route. « En montée, je suis assez mauvais. Je roule avec beaucoup de puissance ce qui fait que je me fatigue plus vite. Mais je sais qu'il y aura de l'entraide. Que si quelqu'un est fatigué, ceux qui sont encore frais vont redescendre pour aider. On forme un bon groupe soudé. »

Axel Renard, en 4<sup>e</sup> TTR électromécanique, pratique le vélo depuis un moment, à raison d'une sortie par semaine au minimum. Un entraînement régulier qui lui permet d'aborder ce défi avec sérénité. « On se prépare, on s'entraîne, donc normalement ça devrait aller. Je pense que, de temps en temps, on va quand même galérer, mais on y arrivera. Ce que j'aime aussi dans ce projet c'est qu'on va montrer que dans notre école, on n'a pas que des gens qui font des trucs manuels et qu'on est capables de se fixer des objectifs ambitieux et de s'y tenir. »

## Retour aux origines de l'esprit salésien

Louis Seneca, en 5<sup>e</sup> LME (mécanique et électricité), vient lui du VTT. La route, le peloton, ou encore rouler roue dans roue, tout ça, c'est nouveau pour lui. « En VTT, on est moins rapide qu'en vélo de route. Ici, il faut apprendre à se rapprocher, à faire attention sur la route et à signaler les dangers. C'est la première fois que je fais des sorties comme ça. Mais j'aime beaucoup l'aventure, découvrir, m'amuser, rouler et faire de la distance. Et puis la relation avec les profs change un peu aussi. On sait plus facilement rigoler dehors que dans l'école. »

Le 19 avril, ils ont donc pris la route vers le sud. Avec, au bout, Turin et une expérience que Thibaut Guelton résume avec ces quelques mots : « Le Don Bosco Tour, c'est vraiment se réunir au sein de l'école mais aussi avec d'autres écoles. Ce projet fait la part belle à la solidarité, à l'entraide, au dépassement de soi. C'est difficile de le résumer en quelques mots. Mais c'est sans doute un truc qu'on va faire une seule fois dans notre vie. »

■ **Gérald Vanbellingen**



## APRÈS 38 ANS EN CLASSE,

## ELLES RETOURNENT À L'ÉCOLE POUR APPRENDRE

Geneviève a passé 38 ans à enseigner, Carine aussi et elle a même dirigé une école pendant presque 20 ans. Aujourd'hui retraitées, toutes deux ont rejoint la Croix-Rouge Jeunesse pour retourner dans les classes. Non plus comme enseignantes, mais comme formatrices aux premiers secours. Elles proposent, avec leurs collègues bénévoles, toute une gamme d'animations conçues par la Croix-Rouge de Belgique pour apprendre aux enfants, dès 4 ans, les bons réflexes face aux accidents du quotidien.

**U**n enfant qui saigne du nez, un autre qui se brûle, une chute dans la cour de récré ou les escaliers... Ces situations, Geneviève Dubuisson les connaît par cœur. Institutrice pendant 38 ans à l'école Abbé Noël d'Eghezée, elle a vu défiler des générations d'élèves – et leurs accidents. Aujourd'hui retraitée, elle n'a pas pour autant tourné le dos à l'école, ni aux élèves. Bénévole à la Croix-Rouge Jeunesse depuis peu, elle retourne désormais dans les classes pour animer des formations liées aux premiers secours.

« Des accidents dans la cour de récré ou à l'école en général ça arrive malheureusement souvent, et c'est inévitable », explique cette dernière. « Avec les plus jeunes, on ne parle pas encore de leur inculquer le geste qui sauve, mais plutôt de les former à adopter les bons réflexes en fonction de la situation. Comme appeler le 112, trouver rapidement de l'aide, savoir vers qui se tourner ou encore soigner des petites blessures. Une "matière" qui à mon sens aurait tout à fait sa place dans les programmes. »

Un avis que partage Carine Grandjean, ancienne enseignante et directrice d'école à Plancenoit (Lasne). Après 38 ans de carrière, dont 18 en tant que directrice, elle a rejoint la Croix-Rouge Jeunesse en octobre 2025 en tant que responsable de la section de la Meuhaigne, basée à Eghezée. Elle anime aujourd'hui plusieurs modules comme *Ma sécurité à la maison*, *Mission Zéro Bobo*, *Benja-secouriste* et *Que faire si ?*. Autant d'animations proposées aux écoles et adaptées à des tranches d'âge différentes.

### L'école, terrain naturel de la prévention

Pour le plus jeune public – les 4 à 6 ans – l'animation *Ma sécurité à la maison* se présente sous la forme de cinq grands panneaux qui représentent les pièces d'une habitation. « Cuisine, salle de bain, jardin, etc... chaque espace recèle ses propres dangers », complète Maïlis Cappeliez, coordinatrice jeunesse à Namur pour la Croix-Rouge. « L'objectif n'est évidemment pas d'effrayer les enfants sur les dangers possibles, mais de les aider à les identifier, à les anticiper et/ou à réagir de façon adaptée. »

Pour les élèves de P2 à la P4 (6-10 ans), *Mission Zéro Bobo* prend le relais sous la forme d'un jeu coopératif. Les enfants explorent une maison virtuelle et accomplissent un certain nombre de missions, comme appeler le 112, laver correctement une plaie, réagir face à un saignement de nez ou une brûlure légère.

« On mise sur la collaboration entre élèves », précise Carine Grandjean. « Souvent, ils s'entraident et se montrent l'un à l'autre comment réagir ou réaliser tel geste. Ça crée un petit effet boule de neige, avec des élèves qui s'improvisent formateurs auprès de leurs camarades. C'est signe que l'animation fonctionne et qu'ils pourraient le refaire à la maison ou dans d'autres circonstances. »

En P5 et P6, l'une des animations possible est désormais baptisée : *Benja-secouriste*. Elle se donne en dix périodes de 50 minutes au cours desquelles les enfants apprennent

## RE LES GESTES DES PREMIERS SECOURS

© DR

à poser quelqu'un en position latérale de sécurité, à soigner une plaie simple, à gérer un malaise ou encore un coup de chaleur. Avec à la clé pour les élèves, un brevet qui leur est décerné.

À noter que pour les classes qui manqueraient de temps ou de budget pour suivre cette animation, il existe une version condensée intitulée *Que faire si ?*. Celle-ci est prévue pour durer deux fois 50 minutes et peut être entièrement gratuite si l'animation est prise en charge par l'enseignant.

### Un atout pédagogique rare : connaître l'école de l'intérieur

Ce qui distingue des bénévoles comme Geneviève ou Carine, c'est précisément leur expérience respective en milieu scolaire. « *On a bien sûr été formées car il est important de souligner qu'on ne peut pas s'improviser formatrice* », précise Carine Grandjean. « *Mais la pédagogie, on la connaît, la facilité avec les enfants ou les enseignants aussi.* »

Geneviève Dubuisson souligne aussi que son engagement bénévole répond à un besoin personnel, celui de garder le lien avec les élèves. « *Pas spécifiquement auprès de mon ancienne école, même si j'y retourne avec grand plaisir, mais je voulais continuer d'avoir un pied à l'école. Ce que me permettent de faire ces animations pour la Croix-Rouge.* » Pour prendre part à cette aventure, elle a d'ailleurs passé son brevet de secouriste et son BEPS (Brevet européen des premiers secours).

Des profils comme ceux de Geneviève ou Carine qui maîtrisent à la fois les gestes de premiers secours ainsi qu'une expérience pédagogique, la Croix-Rouge en raffole, évidemment. Des bénévoles qui se révèlent en outre être plus qu'utiles pour faire face à la demande croissante des écoles et à l'élargissement du catalogue de formations.



© DR

### Des formations ou un accompagnement pour toutes les écoles

La Croix-Rouge veille à proposer des outils adaptés à des réalités scolaires très diverses. Certaines animations sont gratuites, comme *Que faire si ?* ou l'animation *KiDon'Kwa*, un jeu coopératif autour du don de sang destiné aux 8-14 ans.

Les autres sont proposées à des tarifs raisonnables. Soit 6 euros par enfant pour *Mission Zéro Bobo* ou 10 euros pour *Benja-secouriste*. Sans oublier que des tarifs « de groupe » sont possibles.

Enfin, signalons encore qu'au-delà de ces animations prêtes à être réalisées, la Croix-Rouge propose également un accompagnement pour lancer et/ou vous accompagner dans la mise en place de projets. Comme via des ateliers de sensibilisation sur le don de vêtements, le sans-abrisme ou les parcours de migration. Des thématiques qui s'inscrivent pleinement dans les missions d'éducation à la citoyenneté que portent les écoles.

■ **Gérald Vanbellingen**

Plus d'infos sur les animations possibles  
via la Croix-Rouge de Belgique :

[le.segec.be/CroixRouge\\_Outils](http://le.segec.be/CroixRouge_Outils)

Des webinaires informatifs  
sont également organisés mensuellement :

[le.segec.be/CR\\_Info\\_Animateur](http://le.segec.be/CR_Info_Animateur)



## L'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek : D'une école de quartier à une institution centenaire

Pendant plus de quarante ans, un mur séparait les filles des garçons. En 1968, il a été abattu. Un geste, à la fois symbolique et concret, qui résume à lui seul une grande partie de l'histoire de l'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek. Celle d'une école populaire, multiculturelle, bien ancrée dans son quartier et en perpétuelle évolution depuis 1926.

“ Curieux d'apprendre, heureux de grandir. » Ce slogan, tout juste adopté par l'équipe enseignante de l'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek, résume en quelques mots une philosophie que l'école cultive depuis cent ans. « *L'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek, c'est une école familiale avec ses spécificités propres* », explique Mohsen Ombelets, son directeur depuis septembre 2023. « *Nous avons la chance d'accueillir un public multiculturel et multi-social avec toutes les richesses d'échange, de partage, de tolérance et de respect que cela entraîne.* »

Une communauté scolaire riche de 420 élèves, de la maternelle au primaire, dont 90 % habitent les environs directs de l'école. Ce qui en fait une école profondément ancrée dans le tissu humain et urbain de son quartier. Cet ancrage se perpétue d'ailleurs de génération en génération. Nombreux sont les élèves actuels dont les parents ont également été scolarisés à l'ISA Etterbeek. Un fait qui n'est pas anodin et qui en dit long sur la confiance construite, décennie après décennie, dans ce coin d'Etterbeek.



Une carte postale des années 1930 © DR

### Deux écoles, un même élan

L'histoire commence discrètement, presque modestement. En septembre 1925, une première classe ouvre ses portes dans une simple maison de la rue de la Grande Haie, au numéro 143 (aujourd'hui le 113). On y trouve une classe gardienne, une classe primaire et déjà... 150 inscriptions. « *C'est une moyenne d'élèves par classe assez énorme quand on réfléchit aux normes actuelles* », commente en boutade Alain Bonus, qui a dirigé l'école de 2002 à 2023.

La fondation de l'école est une initiative paroissiale mais, faute de ressources suffisantes pour faire construire à la fois une église et une école, la jeune paroisse cherche une congrégation enseignante qui pourra prendre l'édification du bâtiment à ses frais. Les Sœurs de Chambéry, qui donnent cours dans le bâtiment provisoire, n'en sont pas capables : ce sont donc les sœurs Trinitaires qui prennent le relais dès 1926. Le nom officiel apparaît pour la première fois à l'occasion des travaux entamés le 3 décembre 1926 : École paroissiale Notre-Dame du Sacré-Cœur des Sœurs Trinitaires. Les travaux s'achèvent en septembre 1927, mais l'école, elle, n'a jamais cessé de fonctionner entre-temps.

Un an plus tard, en septembre 1928, les frères Notre-Dame de la Miséricorde prennent en charge une nouvelle école, celle des garçons, rue Bruylants — à deux pas, mais alors dans un autre monde. La paroisse Notre-Dame du Sacré-Cœur en assure les coûts de construction. Le quartier qui entoure ces deux établissements est alors décrit comme « *assez aisé, tout en restant populaire* » — une nuance sociale que l'école saura préserver au fil des générations.

Entre les cours des garçons et des filles, s'érigait alors un mur. Haut, symbolique, infranchissable. Les élèves de la cour du haut et la cour du bas — des appellations qui restent

dans la mémoire collective encore aujourd'hui — vivent alors dos à dos, selon les règles strictes d'une époque où la séparation des genres était la norme.

## Changements de tutelle et consolidation

Les décennies suivantes voient se succéder plusieurs transitions de gouvernance. En 1933, le bâtiment dit « *de la gym* » est construit. En 1942, les frères de l'École chrétienne reprennent la main sur l'école des garçons, avant que celle-ci ne passe, en 1963, sous la tutelle de l'Institut Saint-Stanislas. C'est aussi aux alentours de 1960 que l'uniforme disparaît.

Du côté des filles, 1958 marque un tournant : les Sœurs de la Providence de Champion succèdent aux Trinitaires. La même année, l'école des filles reçoit officiellement le nom qu'on lui connaît aujourd'hui : Institut Sainte-Anne. L'école des garçons, elle, possède à cette époque le nom d'école Saint-Raphaël, même si la date précise de cette appellation reste incertaine.

## 1968 : le mur tombe, l'école s'invente

1968 est l'année de tous les bouleversements. Les deux écoles — des garçons et des filles — fusionnent officiellement. Le mur de séparation est abattu. La mixité est introduite progressivement dans les classes, à partir de la 1<sup>re</sup> primaire. Et les parents d'élèves, sentant que quelque chose de nouveau se construit, fondent cette année-là l'APISA (1967 est même évoqué selon les sources) — l'Association des parents de l'Institut Sainte-Anne, toujours active et toujours moteur dans la vie de l'établissement.

« *L'une des particularités de notre école, c'est qu'elle célèbre ses 100 ans d'existence sans qu'elle n'ait jamais été rattachée à de l'enseignement secondaire. Nos forces ont toujours été le PO mais aussi l'APISA* », souligne Alain Bonus.

En 1981, la dernière directrice religieuse prend sa pension. La direction devient laïque, une page se tourne, une continuité s'affirme.

## Une école qui regarde devant elle

Aujourd'hui, l'Institut Sainte-Anne aborde son centenaire avec la sérénité de celui qui sait d'où il vient. Mais aussi avec des projets concrets pour les années à venir. « *Le réfectoire doit être complètement rénové. Le bâtiment de la gym également. La cour ? Elle pourrait être un peu déminéralisée* », détaille Mohsen Omebelets. Des chantiers qui traduisent une volonté de moderniser les espaces de vie sans trahir l'esprit du lieu.

La majorité des classes fonctionne d'ores et déjà en verticalité — un choix pédagogique qui permet de mettre en place des stratégies de différenciation et de laisser chaque élève progresser à son rythme. Une école qui assume ses convictions, cultive sa singularité, et prépare son prochain siècle avec le même mélange de tradition et d'ouverture qui l'a toujours caractérisée.

■ **Gérald Vanbellingen**



Alain Bonus (à g., directeur de 2002 à 2023) et Mohsen Omebelets (à d., le directeur actuel) entourent Catherine Mollet. Membre du PO et historienne, c'est elle qui a déterré les archives de l'ISA. © DR

## L'ISA fête ses 100 ans et célèbre aussi son quartier

2026 sera une année de célébrations mais aussi de mémoire partagée. L'Institut Sainte-Anne d'Etterbeek a imaginé des festivités qui s'étaleront d'avril à octobre, avec une volonté affichée d'ouvrir les portes de l'école, au-delà de la communauté scolaire.

Tout commence mi-avril par un moment plus intime. Les membres de l'école ouvriront une capsule temporelle en comité restreint. Une capsule qui avait déjà été ouverte et remplie au cours des anniversaires précédents (25, 50 et 75 ans). Le lendemain, la fancy-fair prendra une dimension anniversaire, avec un spectacle qui retracera l'histoire de l'école au fil des décennies. Une exposition de photos et l'écriture d'une brochure accompagneront l'événement.

Fin juin, c'est au tour de certains élèves de 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> primaires d'entrer en scène, avec un spectacle conçu en collaboration avec une maman de l'école, membre de l'APISA. C'est une façon de faire vivre l'histoire par ceux qui en écrivent aujourd'hui les prochaines pages.

À la rentrée 2026-2027, lors de la Semaine de la Mobilité (16-22 septembre), l'école proposera au grand public un parcours de « *balade historique* » dans le quartier, ponctué de dix points d'intérêt reliés chacun à un QR-code. De quoi rappeler que l'école et son quartier se sont développés de concert depuis un siècle.

Enfin, les 9 et 10 octobre, un weekend festif réunira les anciens élèves autour d'un repas et de la pièce de théâtre déjà présentée en juin. Le tout se clôturera le lundi 12 octobre, avec la fermeture de la capsule temporelle, cette fois dans un format ouvert au public, pour refermer ensemble ce chapitre du centenaire.



# CONSUMER MOINS, VIVRE MIEUX

## DE L'HYPERCONSUMMATION À LA SOBRIÉTÉ ?

Dans cette étude de la Commission Justice & Paix, Sarah Verriest et Laure Didier nous invitent à interroger nos modes de production et de consommation, et les valeurs qui les soutiennent, afin de construire ensemble un nouveau modèle de société plus durable. 60 pages pour éveiller les consciences et mettre en lumière des initiatives inspirantes.

Comme le rappellent les autrices, notre modèle économique, bien que porté par des politiques de tendances très différentes, a toujours encouragé la consommation au nom du confort et du bien-être. Des innovations telles que le crédit et l'e-commerce, favorisant l'immédiateté et l'impulsivité des achats, ou la publicité, générant artificiellement de nouveaux besoins et désirs, ont ensuite progressivement renforcé notre tendance à l'hyperconsommation. Mais le contexte politico-économique dans lequel nous évoluons n'est pas le seul responsable de ce comportement qui s'explique également d'un point de vue sociologique (par le rôle de marqueur social joué par le bien de consommation), neuroscientifique (par l'influence d'une région du cerveau appelée striatum) et psychologique (par la pulsion d'accumulation, peur du vide et quête du bonheur).

Envie d'en savoir plus ? Retrouvez l'étude et suivez les actualités de la Commission Justice & Paix à l'adresse [justicepaix.be](https://justicepaix.be).

### De l'hyperconsommation...

En somme, constatent les autrices, « si notre système capitaliste laisse l'individu libre de consommer, nous sommes beaucoup moins libres... de ne pas consommer. »

Alors comment sortir de ce modèle de société qui, comme ne cesse de nous le répéter la communauté scientifique, n'est plus tenable ?

En nous enjoignant à consommer moins et uniquement selon nos besoins réels, le concept de sobriété vise un rapport au monde plus juste et plus respectueux des limites planétaires. Cette démarche s'illustre notamment dans l'approche low-tech qui, à travers la promotion de l'économie circulaire, des produits locaux et de modes de vie minimalistes, se présente comme une alternative à la surconsommation et à l'obsolescence programmée.

### ... à la sobriété ?

La sobriété nous invite ainsi à opérer collectivement un changement de système de valeurs, à « reconnaître que le bonheur n'apparaît pas dans la démarche individualiste d'hyperconsommation et que le rôle des citoyens ne se résume pas exclusivement à faire croître notre PIB [mais que], au contraire, notre bien-être augmente lorsque nous mettons plus de sens dans nos actions : réparer, créer, innover, prendre soin, partager. »

Bien qu'il peine à s'imposer dans le débat public, ce sujet est donc éminemment politique.

### Et maintenant ?

Même si un tel changement requiert à la fois la collaboration entre individus, pouvoirs publics et entreprises ainsi que des conditions démocratiques, institutionnelles et législatives favorables, Sarah Verriest et Laure Didier nous invitent d'ores et déjà à nous inspirer d'initiatives existantes pour amorcer le changement à notre échelle, celle de notre famille, quartier, entreprise... ou école.

■ Maryève Moreau



Le Père Youssef Nasr ©DR

## LIBAN : ENSEIGNER, VAILLE QUE VAILLE...

Depuis plus de quarante ans, le Liban est le théâtre de conflits. Ce pays situé entre Israël et la Syrie a souvent été la caisse de résonance des conflits au Moyen-Orient. Depuis plus d'un mois désormais, le Liban vit, à nouveau, sous les bombardements israéliens, conséquence de la guerre menée par les États-Unis et Israël en Iran. Dans ce contexte, comment les écoles catholiques libanaises arrivent-elles à poursuivre leur mission, dans ce pays qui compte environ 40% de chrétiens ?

Le Père Youssef Nasr est le secrétaire général du SGEC-L, le secrétariat général des écoles catholiques au Liban. Pour Entrées libres, il dresse un état des lieux de la situation. « L'enseignement catholique au Liban compte 320 écoles, scolarise 200.000 élèves et emploie 15.000 enseignants et 5.000 membres du personnel. »

Au moment d'écrire ces lignes, le 8 avril, le Liban subissait une attaque inédite. « Nous vivons une folie. Plus de 100 sites ont été bombardés en 30 minutes à travers tout le Liban. » L'impact sur les écoles catholiques, et sur l'enseignement en général, est majeur. « Dans le sud Liban, dans la région de Bekaa (NDLR : centre du Liban) et dans la banlieue de Beyrouth, toutes les écoles sont, soit déplacées, soit l'enseignement se donne en ligne. Dans les autres régions, là où c'est possible, le présentiel est maintenu. »

Au Liban, les écoles catholiques sont des écoles privées. Elles sont financées par les frais de scolarité payés par les familles. « Les familles n'ont plus la capacité de payer ces frais. Nous ne serons bientôt plus capables de payer les enseignants. La guerre affecte l'enseignement de cette manière mais aussi en termes de qualité. Enseigner en ligne n'est pas optimal. En outre, la santé mentale des élèves est délicate. Ce qu'ils voient au quotidien est catastrophique. »

Dans ce contexte, le Père Youssef Nasr met tout en œuvre pour que l'enseignement puisse se donner partout. « Nous avons des écoles fortes mais également environ 200 écoles

vulnérables. C'est le rôle du SGEC de soutenir ces écoles afin qu'elles poursuivent leurs missions. »

Cette situation, le Père Miled Koura la vit au quotidien dans son établissement, l'école des Sœurs de Sainte-Thérèse à Hadchit. Bien que située au nord du Liban, à l'abri du conflit armé, l'instabilité du pays touche l'école et son organisation. « Nous accueillons environ 160 élèves, de 4 ans à 18 ans, dans notre établissement, dans une région majoritairement chrétienne maronite », explique celui qui est directeur et aumônier de l'école.

« Par souci de solidarité avec les familles de nos élèves, durement touchées par la crise, nous avons fait le choix de ne pas augmenter les frais de scolarité. Cette décision, bien que profondément humaine et conforme à notre mission, a engendré un déficit annuel important, estimé à environ 140.000 dollars américains pour cette année. »

La formation des enseignants est un autre dégât collatéral de la guerre. « Nous peinons à recruter des professeurs de français ou d'anglais. Quand on en trouve, ils doivent venir de Beyrouth ce qui représente un long trajet et des frais supplémentaires. » Les Sœurs de Marie-Thérèse comme d'autres écoles à travers le pays sont à la recherche de soutien. « Qu'il soit financier, technologique, pédagogique ou encore formatif. »

« Nous faisons partie de l'OIEC (Office international de l'enseignement catholique). C'est bien que nos écoles, nos élèves, leurs familles se sentent soutenus, ne fut-ce que moralement et spirituellement, par l'ensemble des écoles catholiques dans le monde. Ça nous aide à rester sur pied », conclut le Père Youssef Nasr.

■ Arnaud Michel



L'école des Sœurs de Marie-Thérèse de Hadchit © DR

### Contacts :

- Facebook du SGEC-L : [le.segec.be/SGEC-L](https://www.facebook.com/le.segec.be/SGEC-L)
- Facebook de l'école des Sœurs de Marie-Thérèse de Hadchit : [le.segec.be/Soeurs\\_MT\\_Hadchit](https://www.facebook.com/le.segec.be/Soeurs_MT_Hadchit)



## ADRIEN COLLARD,

### ARCHITECTE DE L'OFFRE DE FORMATION POUR ADULTES

Conseiller aux dossiers pédagogiques au SeGEC, Adrien Collard accompagne les directions d'établissement d'enseignement pour adultes dans l'évolution de leur offre de formation. Entre transferts délicats, partenariats innovants et simplification administrative, il œuvre en coulisses pour que la seconde chance reste une réalité concrète.

Lorsqu'Adrien Collard cherche son premier emploi, il n'a pas vraiment envie d'enseigner. Pourtant, difficile de renier un parcours entièrement tourné vers l'éducation : bachelier et master en éducation physique à la Haute École de Namur-Liège-Luxembourg, puis un master en sciences de gestion. « *Je ne voulais pas forcément me lancer dans l'enseignement. Mais je souhaitais m'en rapprocher.* »

C'est en cherchant cet entre-deux qu'il tombe sur une offre de la Direction de l'enseignement pour adultes du SeGEC, un secteur qu'il ne connaissait pas vraiment. « *Je savais qu'il y avait des cours du soir pour adultes, mais je ne savais pas qu'il existait une forme d'enseignement spécifique à ce public.* »

Adrien est vite attiré par la philosophie de ce niveau d'enseignement : la seconde chance, bien sûr, mais aussi la montée en compétences, la formation tout au long de la vie. « *Il y a plein de parcours différents pour les adultes, et beaucoup de choses inspirantes.* » C'est donc dès la rentrée 2023 qu'il prend ses fonctions au sein du SeGEC.

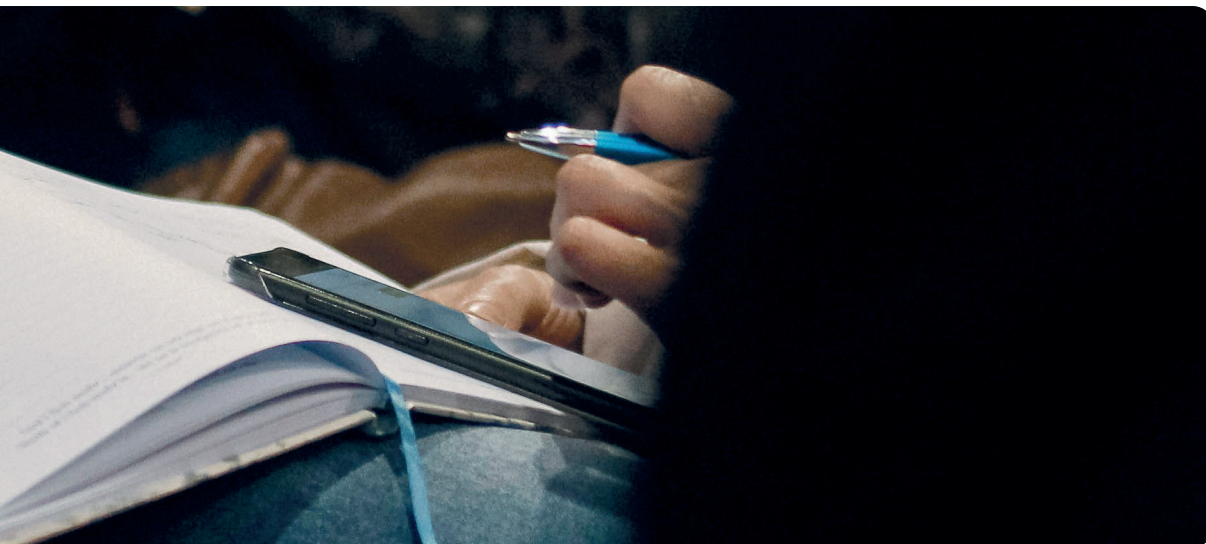
### Au cœur du catalogue de formations

Sa fonction, peu connue en dehors du service, est centrale : conseiller aux dossiers pédagogiques. Autrement dit, il accompagne les directions d'établissement dans l'évolution de leur offre de formation.

Le catalogue de l'enseignement pour adultes du réseau est vaste — du niveau CEB au master —, et naviguer dedans ne s'improvise pas. Adrien est là pour aider les directions à identifier les programmes existants qui répondent à leurs besoins, et, quand rien n'existe, pour en construire de nouveaux.

« *Je vois vraiment mon métier comme être au service des établissements et de leurs projets.* » Cette posture de conseiller plutôt que d'expert s'étend aussi aux partenariats extérieurs comme l'École d'administration publique ou plus récemment avec Constructiv pour un projet de rénovation durable. Dans ce cas de figure, Adrien joue un rôle de conseiller méthodologique : il pose les balises, s'entoure de professeurs experts du domaine et de professionnels du terrain, et s'assure que la matière se traduit correctement en termes pédagogiques. « *Je ne suis pas expert en rénovation. Mais je m'assure que tout ça respecte les règles de construction de nos programmes.* »

Ce qui motive le plus ? Les retours positifs des directions quand une formation se lance bien dans un établissement. « *C'est vraiment via leurs retours et leurs échanges que je tire de la satisfaction.* » Un ancrage dans le service rendu, discret mais solide.



© Sincerely Media  
(Unsplash)



Adrien Collard ©DR

## Quand le secondaire passe le relais

L'un des chantiers les plus concrets du moment illustre bien la valeur ajoutée de sa fonction : le transfert de la formation d'assistant en soins infirmiers depuis l'enseignement secondaire vers l'enseignement pour adultes. Des établissements qui n'avaient jusqu'ici jamais organisé de formations pour adultes doivent franchir le pas dès l'année prochaine — dans des délais qu'Adrien qualifie lui-même de « chauds ».

Face à ce défi, c'est une collaboration inter-services qui s'est mise en place au SeGEC : l'enseignement secondaire et l'enseignement pour adultes ont travaillé main dans la main pour accompagner la transition. Ateliers d'information, séances de travail collectives, explications des règles propres à ce niveau d'enseignement — Adrien a été au cœur du dispositif. « Il y a des règles différentes, des implications importantes pour les membres du personnel, et c'est ça qui inquiète les directions. » Le rôle de la direction de l'enseignement pour adultes : dédramatiser, baliser, outiller.

Cette expérience révèle quelque chose d'essentiel dans sa manière de travailler : la valeur de la transversalité, la capacité à se mobiliser collectivement quand les circonstances l'exigent.

## Naviguer dans le changement

Ces derniers mois n'ont pas été de tout repos. Entre la mobilisation autour des 7TQ désormais organisées dans l'enseignement pour adultes et ce transfert des soins infirmiers, les directions ont dû absorber beaucoup, en très peu de temps. Adrien salue leur réactivité — « elles sont assez actives » — mais ne cache pas que les délais imposés sont souvent déraisonnables.

S'il avait une baguette magique, il allégerait la charge administrative qui pèse sur les directions. « Souvent ce sont des anciens enseignants qui sont devenus directeurs pour porter un projet pédagogique au sein de leur établissement. L'administratif prend de plus en plus de place. On leur demande de tout justifier, et ça prend beaucoup de temps. » Un chantier bien réel, inscrit dans la réforme « Contrat 2035 », à laquelle il contribue en listant avec les directions les opérations qui pourraient être simplifiées ou supprimées.

Ce qui lui tient à cœur, en filigrane de tout cela : consulter les secteurs professionnels avant de construire des formations, plutôt qu'après. Partir de leurs besoins réels pour proposer des programmes vraiment adaptés aux réalités du terrain. « Cela crée des cercles vertueux. Une fois qu'on est allés vers eux, eux reviennent vers nous. C'est comme ça qu'on crée des réseaux. »

■ Pauline Jans

« C'est vraiment via leurs retours et leurs échanges que je tire de la satisfaction. »



Entre les enfants qui lui confient leurs soucis dans la cour, les parents qui lui glissent un message pour la maîtresse et les enseignants qui lui demandent mille petits services, M<sup>me</sup> Murielle est partout – et pourtant, on ne la remarque pas toujours. De l'accueil du matin à la garderie du soir, en passant par les repas chauds du midi, elle tisse discrètement le quotidien de l'Institut Saint-Ambroise (Liège). L'un de ces fils invisibles sans lesquels l'école ne serait plus tout à fait elle-même.

### MON ANNÉE :

#### En début d'année je suis :

« Toujours contente de retrouver le chemin de l'école, de revoir tout le monde. Depuis que je suis là, certains enseignants ont pris leur pension, la direction a changé aussi, mais globalement, l'encadrement est resté le même. Je dirais toutefois que ces dernières années, le début de l'année est toujours marqué par un questionnement sur le futur au vu du contexte global qui entoure l'enseignement en général comme mon métier. »

#### À la fin de l'année, je suis :

« Je suis contente d'avoir du repos. Quand on regarde mes horaires, on se dit que ce n'est pas énorme en termes d'heures, mais des horaires coupés comme les miens, c'est souvent plus fatiguant que si c'était en un bloc plus classique. Après, c'est une habitude à prendre, un rythme à trouver et le fait que je sois tout près de l'école est un vrai plus. »

### CARRIÈRE :

#### Le jour où j'ai intégré l'Institut Saint-Ambroise :

« J'ai un lien particulier avec cette école. Le papa de ma fille y a fait sa scolarité, ma fille y est allée également et pendant qu'elle y était, j'allais déjà donner un coup de main de manière bénévole. La fancy-fair par exemple, où je tiens toujours le stand des frites, cela doit faire au moins 20 ans que j'y participe. Mais officiellement, j'ai commencé à travailler à l'Institut Saint-Ambroise en 2012. À l'époque, j'avais repris des cours du soir en Promotion Sociale et quand j'ai fini mon cursus, l'ancien directeur m'a appelée pour me proposer de devenir surveillante à l'école. Au départ, ce n'était que des petits horaires, puis ça a évolué vers un temps plein. Aujourd'hui, j'occupe une double fonction. Je suis surveillante extra-scolaire et technicienne de surface. Et j'aime beaucoup ce que je fais. »

### École à table :

pour des repas scolaires de qualité et accessibles

Nous avons également rencontré Mme Murielle dans le cadre du projet École à Table. Mené par une ASBL du même nom, il a pour objectif de promouvoir une offre de repas scolaires de qualité au sein des écoles fondamentales de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour y parvenir, l'ASBL entend mettre l'ensemble des acteurs autour de la table : des fournisseurs de repas aux écoles en passant par le personnel en cuisine. Les écoles qui participent au projet bénéficient d'un accompagnement ciblé, d'une coordination avec les différents acteurs de terrain et d'un dialogue renforcé avec les pouvoirs publics.

Si vous voulez rejoindre le projet : [ecoleatable.org/](http://ecoleatable.org/)

En savoir plus avec L'Heure de Fourche : [bit.ly/4ecjVbH](https://bit.ly/4ecjVbH)

## ÉPANOUISSEMENT

### Ce qui me plaît à l'école :

« J'adore le contact avec les enfants, qu'ils viennent me parler dans la cour, me confier leurs anecdotes, leurs histoires ou leurs soucis. J'aime aussi beaucoup l'ambiance générale. Les lieux, les bâtiments, les élèves, cela forme un tout qui fait que depuis que j'ai intégré l'école, je n'ai jamais pensé à aller travailler ailleurs. J'ai par exemple déjà été travailler à l'école Sainte-Thérèse qui fait partie du même PO, mais je ne m'y sentais pas aussi bien. C'était totalement différent. Et puis, j'habite à cinq minutes à pied de l'école, ce qui est un gros avantage. »

### Une journée type chez moi, cela ressemble à :

« Les lundis, mardis, jeudis et vendredis, je suis présente dès 7h15 pour l'ouverture de l'école. Jusqu'à 8h15, j'accueille les élèves à la porte principale et ensuite, je passe dans la grande cour jusqu'à 8h30. Je rentre alors chez moi pour revenir à l'école vers 11h30. Je prépare alors tout ce qu'il faut pour le dîner chaud. Les maternelles mangent à midi pile, et les primaires vers 12h10. Il faut que ça suive évidemment, car tous les élèves doivent être dans la cour vers 12h30. Mais ce qui m'importe, c'est surtout que les élèves puissent manger à leur aise, y compris le dessert. Alors cette année, des ALE viennent encore m'aider pour le service, mais l'année prochaine, cela sera probablement supprimé. Ce sera donc beaucoup plus sportif – ce qui est déjà le cas quand il y a des absents ! Une fois que les élèves ont terminé leur repas, je file alors dans la cour pour surveiller de 12h30 à 13h30. Enfin, ma journée se termine avec la garderie du soir, accessible de 15h30 à 18h pour les élèves. »

### Le mercredi, « le jour le plus long » :

« Le mercredi, j'assure l'ouverture comme les autres jours puis je reviens à l'école dès midi. Où j'assure la garderie jusqu'à 17h. C'est une surveillance très longue où j'ai environ une trentaine d'élèves à surveiller jusqu'à 13h, le moment où la garderie devient payante. À partir de 13h, le nombre d'élèves diminue progressivement jusqu'à environ une quinzaine pour le reste de l'après-midi. On commence toujours par manger tranquillement au réfectoire. Ensuite, en fonction du temps, c'est soit jeux dehors dans la cour de récré – où on a la chance d'avoir des modules et un grand espace – soit des jeux de société, des livres et des bricolages à l'intérieur. Même si j'adore les enfants, les jours de mauvais temps je dois bien avouer que je suis contente de voir les derniers partir. Le bruit est parfois épuisant. Des collègues qui nettoient les étages me demandent souvent comment j'arrive à tenir. Je leur réponds que j'ai l'habitude, mais c'est vrai que certains jours, c'est usant. Quand c'est comme ça, il y a toujours un petit moment où elles viennent surveiller les enfants pour que je puisse souffler deux minutes. Parce qu'il est hors de question de les laisser seuls ! »

### La formation que j'ai suivie :

« Je me suis formée sur le tas. En gérant les élèves au cas par cas et au fur et à mesure des années. Ce qui m'a permis de mieux connaître les enfants, mais aussi de mieux savoir comment réagir en cas de problème. L'année passée, on avait encore la chance d'avoir un éducateur à mi-temps à l'école. S'il se passait quelque chose à la garderie ou le matin, je gérais dans un premier temps, puis il venait prendre le relais. Les enfants aimaient bien aller lui parler, expliquer leurs problèmes, etc. Cette année, comme on n'a plus d'éducateur, je gère par moi-même et/ou je passe le relais au directeur. »

### La relation avec les enseignants :

« Globalement, elle est très bonne. Je ressens du respect par rapport à mon travail. Et puis beaucoup d'enseignants me demandent de relayer des informations aux parents, de distribuer les bricolages, etc. Il y a souvent plein de petites tâches comme celles-ci qui se rajoutent et que j'aime beaucoup. Le matin, c'est souvent l'inverse qui se produit. Des parents me demandent d'informer les enseignants sur certaines choses liées à leur enfant et qu'ils ne peuvent pas leur dire directement, faute de temps le matin. J'assure donc aussi ce lien qui est important à mes yeux. »

## DIFFICULTÉS :

### Les difficultés liées au métier :

« En premier lieu, il y a cette incertitude quant à mon emploi pour l'année prochaine. Tout dépend du nombre d'élèves et des subsides que l'école reçoit, sans parler du contexte actuel. Ce qui représente beaucoup d'incertitudes. Cette année, je n'ai déjà plus un temps plein mais 7h de moins par semaine. Perdre mon travail serait très compliqué alors que je ne suis qu'à quatre ans de la pension. On ne sait pas non plus dans quelles conditions je devrai effectuer mon travail vu que les ALE devraient disparaître. Bref, le contexte global est compliqué, mais j'espère de tout cœur pouvoir être encore ici l'année prochaine. Ensuite, de manière générale, je dirais qu'au fur et à mesure du temps, ce qui est le plus difficile à gérer, ce sont certains parents d'élèves. Avec la majorité tout se passe bien, mais certains n'acceptent pas du tout de voir que leur enfant puisse être puni. Même quand on leur explique ce qu'il s'est passé, qu'il y a des règles à respecter, c'est très compliqué. Avant, ce genre de comportements était très rare, maintenant, c'est bien plus courant. »

### Les autres défis à relever au quotidien :

« Comme on en a déjà parlé un peu, je dirais qu'il faut pouvoir gérer le bruit. C'est vraiment usant à la longue. Il faut le vivre pour comprendre l'impact que ça peut avoir sur la fatigue. Ensuite, comme je suis très souvent toute seule, il faut pouvoir tout gérer et anticiper, ce qui n'est pas toujours évident. En fin de semaine, je suis souvent bien contente de pouvoir respirer un peu pendant deux jours. » ■ **Gérald Vanbellingen**



## ET TOI, COMMENT ÇA VA ? :

### UNE QUESTION INDÉCENTE EN TEMPS DE GUERRE

Une correspondance dessinée entre Paris et Beyrouth. D'un côté, Charles Berberian, né à Bagdad, exilé à Paris depuis la guerre civile libanaise de 1975. De l'autre, Michèle Standjofski, directrice de la section graphisme à l'École des Beaux-Arts de Beyrouth, au cœur de la tourmente. Quand les bombes ont recommencé à tomber sur le Liban à l'automne 2024, Charles a tendu la main à son amie paralysée par la sidération : « *Dessignons ensemble* ». De cet échange est né un roman graphique aussi beau qu'urgent, dans lequel chaque planche est à la fois témoignage, refuge et lien.



Extrait de *Et toi, comment ça va ?* © Casterman

### Comment le dessin est-il entré dans votre vie ?

**Charles Berberian - Paris :** « Je crois que tous les enfants dessinent. Mais il y a ceux qui arrêtent et ceux qui continuent. Moi, j'ai commencé à lire la bande dessinée très tôt. Fabriquer ma propre BD me semblait tout à fait naturel. Vers 10 ans, je me suis créé un album avec des pages de cahier d'écolier et une agrafeuse. Je me suis dit : "Tiens, c'est cool, je continue." L'activité du dessin a toujours été un refuge, un endroit où j'étais content de m'isoler, d'oublier un peu tout ce qu'il y avait autour. Ça s'est accéléré quand la guerre civile s'est installée en 1975 à Beyrouth. »

**Michèle Standjofski - Beyrouth :** « J'étais une petite fille timide et les enfants timides aiment souvent dessiner. J'ai eu la chance d'avoir un grand-père peintre, dessinateur et cartographe, avec qui j'avais une relation très intense. On s'installait, on ne parlait pas beaucoup, mais on dessinait ensemble tous les deux. Je n'ai pas arrêté de dessiner. En général, on arrête à 10 ou 12 ans. Moi, je n'ai pas arrêté, c'est tout. »

### Charles décrit le dessin comme un lieu de refuge. Vous partagez cette idée ?

**M.S. :** « Je partage avec Charles l'idée que le dessin est un vrai anxiolytique. Cela a un côté méditatif. Mais pour moi, il a aussi un côté défoulement : ça permet d'exprimer la colère, surtout dans un premier jet. Ensuite, quand on est dans la narration, le rythme ralentit, et cette lenteur permet de transformer les émotions brutes en réflexion, de les apaiser. Cela dit, Charles est plus dessinateur que moi : il dessine tout le temps. Moi, j'ai besoin d'un projet pour dessiner. »

## Au début du livre, Michèle, a un blocage, et vous lui tendez la main ...

**C.B. :** « Michèle était dans un état de sidération plus intense que moi parce qu'elle était vraiment dans cette guerre. La distance me donnait plus de sécurité, plus de possibilités de faire des choses, alors qu'elle était comme paralysée. Elle portait aussi sur les épaules le moral de ses étudiants et la responsabilité d'organiser la poursuite des études dans ce contexte. C'est naturel : un ami me dit qu'il n'arrive plus à dessiner, on essaie toujours de trouver le moyen de remettre la machine en route. »

## Comment avez-vous vécu cette main tendue que vous offrait Charles ?

**M.S. :** « Ah, mais elle était salvatrice, cette main tendue ! Le blocage qu'on a dans une situation de guerre absurde, c'est l'à-quoi-bonisme : à quoi bon dessiner ? C'est dérisoire, c'est futile. Quand Charles m'a proposé cette correspondance, je ne pouvais pas dire non, et ça m'a fait un bien fou. Elle m'a ancrée dans la réalité, tout en me permettant de prendre du recul. »

## Vous étiez également responsable de vos étudiants. Comment gère-t-on cette double charge ?

**M.S. :** « On gère au jour le jour, on improvise. Mais je veux dire que ça va dans les deux sens : on doit s'occuper d'eux, mais ils nous donnent de l'énergie aussi. C'est vraiment réciproque. »

## Comment s'est mise en place cette correspondance ? Y avait-il des règles ?

**C.B. :** « Si un accordage il y avait, c'était juste le fait de retranscrire ce qui se passait sous nos yeux. On a un terrain graphique commun, on se connaît depuis pas mal d'années, on avait déjà éprouvé cette forme. Je savais que nos pages iraient bien ensemble. »

## Comment avez-vous vécu ce décalage entre vous, sur le terrain, et Charles à Paris ?

**M.S. :** « Charles et moi, on pense un peu de la même façon, on a la même sensibilité humaniste. Le très grand respect qu'on a l'un pour l'autre fait qu'il n'y a pas de polarisation – alors que dans une situation comme celle que vivent les Libanais, la moindre différence d'opinion peut prendre des ampleurs incroyables. Cette correspondance a été l'occasion d'un vrai échange, d'enrichir sa façon de penser. Il y avait aussi une différence de rythme. Dans la première partie, j'étais dans le factuel, au jour le jour. Charles, lui, avait un regard plus distant, géographiquement, et faisait plus de métaphores, plus de digressions. Dans la deuxième partie, on s'est vraiment mis à se répondre. Je ne serais pas retournée à l'invasion israélienne de 1982 si Charles n'avait pas introduit le sujet. J'avais mon expérience à raconter, à la fois tragique, dramatique, et quelque part drôle et loufoque. »

## Vous parlez du trait de Michèle comme quelque chose de particulier face à la violence ...

**C.B. :** « Michèle utilise le même vocabulaire graphique pour dessiner ce qui est beau comme des arbres, des paysages et ce qui est laid. Elle dessine de la même façon des nuages de fumée et des nuages magnifiques dans le ciel. Le dessin permet de dire que tout ça c'est un tout. Quand je recevais ses pages, j'étais touché par les couleurs : on remettait des couleurs là où il y avait des failles. »



Charles Berberian et Michèle Standjovski © DR



## Charles parle de votre façon de traiter la beauté et l'horreur avec les mêmes couleurs. Est-ce un choix conscient ?

**M.S. :** « C'est venu de façon très naturelle. Le dessin accompagnait mon vécu quotidien. Quand j'avais besoin d'aller regarder la mer, à deux pas de Beyrouth, je prolongeais ces moments en les dessinant. Ce besoin d'introduire de la couleur, de prendre garde à la beauté des choses malgré l'horreur, s'est imposé de lui-même. C'est à la fois effrayant et rassurant de se donner le droit d'apprécier les choses quand c'est l'horreur autour. La joie peut surgir n'importe quand, même sous les bombardements. C'est horrible à dire, mais c'est bien aussi. »

## Comment décide-t-on de mettre fin au livre, alors que rien n'est fini ?

**M.S. :** « Chronologiquement, le livre s'arrête en avril 2025, quand Charles est venu à Beyrouth et qu'on est allés ensemble à Rishmaya passer la journée avec le photographe Fouad El Khoury. Pour la fin du livre, à la base on comptait s'arrêter dans cette nature incroyablement belle. Puis quand j'ai raconté mon fameux rêve à Charles, il m'a dit : c'est incroyable, ça s'impose comme la fin. Cette scène dit tout à la fois : le traumatisme, l'horreur, l'espoir, la légèreté, la lourdeur. Elle est contemplative, cruelle, onirique, et quelque part aussi drôle. Elle englobe tous les tons du livre. »

**C.B. :** « J'aime les fins ouvertes, l'idée que l'histoire a commencé avant le livre et qu'elle se continuera après. Michèle m'a raconté ce rêve dans la voiture, en montant dans la montagne du Chouf. Je lui ai dit : on finit là-dessus. Le titre, on l'a trouvé en route, parce qu'elle m'a dit : ici, on ne pose plus ce genre de questions. »

## Justement, comment est né ce titre ?

**M.S. :** « Charles pense que c'est moi qui ai trouvé le titre. Moi, je suis sûre que c'est lui. C'est une question qui a l'air anodine, elle l'est beaucoup moins en temps de guerre. À Beyrouth, on a vite trouvé la question indécente. On ne la posait plus. Mais le « et » dans le titre est très important aussi : on ne parle pas uniquement sous l'angle personnel. »

Extrait de *Et toi, comment ça va ?* © Casterman



Il y a le témoignage, le documentaire, le côté humaniste et social. Un aspect politique nécessairement, même si on n'est pas du tout partisans. D'ailleurs, ce qui me gêne dans l'expression « devoir de mémoire », c'est le mot devoir. Mémoire, oui. Mais devoir, non. Quand on reçoit des missiles tous les jours, on ne peut pas en plus nous obliger à quoi que ce soit. Ce que j'ai ressenti, c'est un besoin : besoin de dire, besoin de dessiner, besoin de raconter. »

## Qu'avez-vous envie de transmettre aux jeunes qui découvriront votre roman graphique ?

**C.B. :** « Il y a un moyen d'exprimer les choses, par l'écriture, le dessin qui consiste à ralentir, à prendre le temps d'articuler une pensée. Les témoignages nous racontent l'histoire à hauteur humaine. La guerre, ce sont des vies bousculées, des gens qui perdent des proches. Ce qui nous sauverait tous, c'est l'empathie : ressentir la douleur de l'autre, et pas être uniquement aveuglé par la sienne. »

**M.S. :** « D'abord, qu'on est tous reliés. Le Liban, la Palestine, ce n'est pas si loin de la Belgique, de l'Europe. On le sent de plus en plus. Puis il faut croire en l'humain, garder l'espoir. Le courage, la force, quand on en a besoin, ils sont là. »

■ Pauline Jans

## CONCOURS

Amis de longue date, Michèle Standjofski et Charles Berberian confrontent leurs points de vue sur une actualité littéralement bouleversante. La première maintient son activité artistique malgré les secousses et la poussière des bombardements, le second tente de débrouiller par le dessin tout ce qui semble obscurci par le feu continu des passions tristes entretenues par les chaînes d'info et les réseaux sociaux, entre clash, fake news et choc face à la violence de la guerre...

Tentez de remporter un exemplaire de *Et toi, comment ça va ?* !

Rendez-vous jusqu'au 18 mai sur [entrees-libres.be](https://entrees-libres.be).

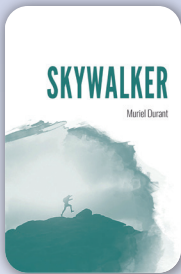
Les gagnants du concours de mars seront avertis par email. Bravo à eux !



Charles Berberian & Michèle Standjofski

*Et toi, comment ça va ?*

Éditions Casterman, 160 p., 25€



**Muriel Durant,**  
*Skywalker*  
Academia, 140p., 14,50€

## SKYWALKER

Lison, enseignante investie, s'effondre un matin : son corps dit stop. Diagnostiquée en burn-out, elle quitte tout et – après une rencontre inattendue avec Luke, un mystérieux homme-statue, dans les rues de Bruxelles – se retrouve embarquée dans un road trip en Écosse. Ce voyage sans boussole se mue peu à peu en quête intérieure, sur fond de légende arthurienne du Graal.

Wallonne d'origine, établie en région bruxelloise, Muriel Durant est conteuse et autrice féministe engagée. *Skywalker* est son premier roman.

L'atmosphère mêle intimité urbaine bruxelloise et grands paysages écossais, le tout dans une écriture fluide et rythmée. Le livre aborde avec justesse et sans lourdeur la pression du quotidien, l'épuisement professionnel et l'importance de se retrouver soi-même. Particulièrement résonant pour les enseignants, *Skywalker* nous invite à considérer notre propre relation au travail et au bien-être.



**Sophie Dussaussois, Jacques Azam,**  
*C'est quoi, le racisme et l'antisémitisme ?*  
Milan, 64p., 6,90€

## C'EST QUOI, LE RACISME ET L'ANTISÉMITISME ?

Les chiffres sont alarmants : UNIA a recensé 277 de faits présumés d'antisémitisme en 2024. Le racisme et l'antisémitisme ne s'arrêtent pas devant les grilles des écoles – et sur les réseaux sociaux, la banalisation des propos haineux s'accélère. Dans les écoles, les enseignants – en première ligne – ne sont pas toujours armés pour y répondre. Ce livre est fait pour eux. Dès le primaire, il permet d'aborder sans détour les discriminations ethniques, religieuses et raciales : leurs origines, leur histoire, et surtout comment agir. Sophie Dussaussois signe un texte clair, relu par la LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme). Il répond aux vraies questions des enfants : « C'est quoi l'Holocauste ? », « C'est qui Martin Luther King ? », « Comment agir contre le racisme ? » ... Le format BD – avec les dessins reconnaissables de Jacques Azam, illustrateur phare de *1jour1question* – et les illustrations vivantes d'Anton Hallmann rendent la lecture fluide et attractive pour les jeunes. À la fin du livre, le lexique complète l'ensemble pour s'approprier les mots clés : pogrom, xénophobie, inclusion, etc. Cet outil concret est à garder à portée de main en classe.



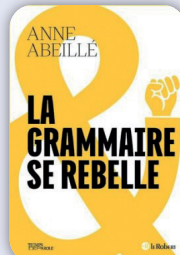
**Aurélie Wilmet,**  
*Ramson & Aki*  
Cot Cot Cot éditions, 48p., 18,50€

## RAMSON & AKI

Au cœur de la forêt d'Aki, le printemps s'éveille : primevères et ail sauvage fleurissent, les animaux sortent de leur torpeur. Mais Ramson, l'ours, manque à l'appel. C'est le point de départ de ce premier album jeunesse signé par l'autrice-illustratrice bruxelloise, formée à l'ESA Saint-Luc et à l'ERG, aujourd'hui installée au Danemark. Déjà primée pour *Rorbuer* (Prix de la Première Œuvre, Fédération Wallonie-Bruxelles), A. Wilmet y confirme son attrait pour les grands espaces nordiques et la nature comme personnage à part entière.

Réalisé aux crayons de couleur et marqueurs Copic, l'album dégage une atmosphère poétique et apaisante, portée par un message écologique fort. Face aux incendies de forêt et à la fragilité du vivant, *Ramson & Aki* invite les jeunes lecteurs à aimer et préserver leur environnement, tout en célébrant la résilience et les cycles de la vie.

Un titre idéal à partir de 4-5 ans, parfait pour amorcer des discussions en classe autour de la nature et de l'écologie.



**Anne Abeillé,**  
*La grammaire se rebelle*  
Le Robert, 254p., 16,90€

## LA GRAMMAIRE SE REBELLE

Avouons-le : on a tous hésité entre « c'est eux » et « ce sont eux ». La peur du faux pas grammatical fatal, ça vous parle ? Et si la vraie réponse était... les deux ? Anne Abeillé, linguiste et professeur à Paris-Cité, a une bonne nouvelle : ces angoisses sont infondées. La grammaire évolue – plus lentement que le vocabulaire, mais elle évolue.

Dans cet essai paru chez Le Robert, l'autrice s'attaque aux puristes qui perpétuent des règles arbitraires et obsolètes. Son manifeste tient en un symbole : le « & » de la couverture. Plutôt que le « ou » qui hiérarchise, elle propose le « et » – deux formulations coexistent sans que l'une écrase l'autre. Pour les enseignants, c'est une invitation à changer de posture : expliquer les registres, questionner la faute, rendre la grammaire plus juste et plaisante.

L'ouvrage s'inscrit dans la collection Temps de parole, pensée pour questionner notre rapport au monde à travers les mots – un espace de réflexion et de débat. Le cadre idéal pour ne plus avaler la grammaire sans la questionner.

■ **Déborah Buekenhoudt**

# LES Bons Plans DU MOIS

## RESSOURCES



### MALLETTE PÉDAGOGIQUE SYSTÈMES ALIMENTAIRES JUSTES ET DURABLES

Manger est-il encore un acte anodin ? Un collectif d'une quinzaine d'organisations, coordonné par le CNCD-11.11.11 au sein du POPS (Pédagogie ouverte, participative et solidaire), a conçu une mallette pédagogique destinée aux jeunes de 15 ans et plus. L'objectif : amener les étudiants à réfléchir sur ce que signifie bien manger, sur la provenance des produits qu'ils consomment et sur l'impact de leur assiette sur l'environnement — pour éveiller leur pensée critique et encourager un engagement collectif et solidaire.

Composée de 22 outils organisés en quatre temps inspirés du cycle de la graine – éveiller, comprendre, imaginer, agir – la mallette est accessible gratuitement en version numérique. Des formations « découverte » sont également proposées. Les outils sont disponibles gratuitement en format numérique, avec certains supports proposés également en version papier lors de la commande de la mallette.

Plus d'infos : [le.segec.be/Peda\\_Alimentaire](http://le.segec.be/Peda_Alimentaire)

### PARLER DE LA GUERRE AUX ENFANTS

Face aux conflits qui font l'actualité, enseignants et parents se retrouvent souvent démunis. Comment aborder ces sujets lourds sans angoisser davantage les enfants ? L'association Yakapa propose des pistes concrètes et bienveillantes.

Au programme : comment saisir les bons moments pour en parler, l'importance de laisser l'enfant s'exprimer avant tout, ou encore comment contextualiser les événements « à hauteur d'oreilles d'enfant » grâce à des cartes, des lignes du temps, des dessins de presse. L'article rappelle aussi le rôle précieux du jeu et du dessin pour aider les plus jeunes à apprivoiser leurs émotions.

Un guide rassurant, à lire ici : [le.segec.be/Yakapa\\_Guerre](http://le.segec.be/Yakapa_Guerre)

Les CSA en langues modernes du secondaire © DR



### LANGUES MODERNES : VALISES PÉDAGOGIQUES NUMÉRIQUES CLÉS EN MAIN

Les conseillers au soutien et à l'accompagnement en langues modernes de la Direction de l'enseignement secondaire du SeGEC mettent à disposition des valises pédagogiques numériques, présentées sous forme de padlets interactifs et liées aux webinaires déjà organisés sur l'arrivée du tronc commun. Destinées en priorité aux enseignants du tronc commun – mais adaptables à d'autres niveaux du secondaire – elles rassemblent des outils directement exploitables : fiches d'activités prêtes à l'emploi, ressources théoriques, séquences clés en main et supports des webinaires passés.

#### Cinq padlets sont disponibles :

- Apprendre à apprendre : [le.segec.be/Padlet\\_Apprendre](http://le.segec.be/Padlet_Apprendre)
- Développer des visées transversales et garder des traces : [le.segec.be/Padlet\\_Developper](http://le.segec.be/Padlet_Developper)
- L'approche évolutive : récolter des preuves d'apprentissage en variant les outils : [le.segec.be/Padlet\\_Recolter](http://le.segec.be/Padlet_Recolter)
- Mettre en œuvre l'enseignement explicite : [le.segec.be/Padlet\\_Expliciter](http://le.segec.be/Padlet_Expliciter)
- Refresh SI – pour ceux qui ont manqué les ateliers sur l'arrivée du tronc commun en première secondaire : [le.segec.be/Padlet\\_Rattraper](http://le.segec.be/Padlet_Rattraper)

Pour plus d'informations et d'autres ressources : [le.segec.be/LanguesModernes](http://le.segec.be/LanguesModernes)

■ Déborah Buekenhoudt

## THÉÂTRE



### PENKA LA VACHE BULGARE UNE PIÈCE POUR PARLER D'EXIL DÈS LE PRIMAIRE

Aborder les problématiques de l'émigration, le rôle des frontières et l'accueil des réfugiés dès le primaire, c'est ce que propose la compagnie de l'Anneau avec *Penka la vache bulgare*.

Inspiré d'un fait réel survenu en 2018, ce spectacle tragi-comique suit une vache brune, originaire de Bulgarie qui franchit la frontière serbe en quête d'une herbe plus verte. Lors de son errance sur la route des Balkans, elle croise d'autres exilés sans papiers qui, comme elle, risquent leur vie en cherchant asile en Europe.

Au-delà du spectacle, un cahier pédagogique apporte des pistes d'approfondissement avant et après le visionnement. La compagnie peut également animer une activité de médiation dans le prolongement de la pièce, assurée par les acteurs ou l'autrice et metteuse en scène, Ariane Buhbinder.

L'agenda et les infos : [le.segec.be/Penka](https://le.segec.be/Penka)

## PROJETS

### DÉCROCHEZ LE LABEL "ÉCOLE DURABLE" !

La rentrée prochaine pourrait marquer un vrai tournant pour votre établissement. L'ASBL Coren propose aux écoles secondaires wallonnes de s'engager dans une démarche de labellisation École durable, directement ancrée dans les 17 objectifs de développement durable des Nations Unies.



Au programme : améliorer l'environnement et le bien-être à l'école, mener des projets pédagogiques concrets autour du développement durable et créer une vraie dynamique collective en impliquant élèves et enseignants au sein de groupes projets.

Rejoindre cette démarche, c'est aussi intégrer un réseau d'écoles déjà labellisées, échanger sur les pratiques, les réussites, les freins et les leviers – et fédérer toute la communauté éducative autour d'un projet qui a du sens.

Plus d'infos : [ecoledurable.be](https://ecoledurable.be)

Découvrez l'ASBL Coren dans notre épisode « L'Heure de Fourche » : [le.segec.be/m/lheuredefourche](https://le.segec.be/m/lheuredefourche)

## APPEL À PROJETS

### FONDS DOMINIQUE DE GRAEVE POUR LA SÉCURITÉ ROUTIÈRE À L'ÉCOLE

Votre école a développé un projet pour sécuriser les abords de l'établissement ? Le Fonds Dominique De Graeve lance son appel à projets annuel dédié à la sécurité des 0-12 ans dans la circulation, notamment aux abords des écoles. En 2026, les écoles maternelles et primaires ainsi que les associations de parents de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Communauté germanophone sont invitées à candidater. Deux prix récompenseront les meilleures initiatives : 6 500 € et 3 500 €, pour des projets réalisés ou en cours durant l'année scolaire 2025-2026.

Toutes les infos : [le.segec.be/FondsDeGraeve](https://le.segec.be/FondsDeGraeve)

### APPEL À PROJETS DU CSEM : DÉCRYPTER L'INFO AVEC VOS ÉLÈVES

Le Conseil supérieur de l'éducation aux médias (CSEM) lance son appel à projets 2026-2027 sur le thème « Former des élèves acteurs de l'information – Grandir et s'orienter dans un paysage médiatique foisonnant ». Aider les élèves de la maternelle à la fin du secondaire à comprendre les mécanismes de l'information, déconstruire les discours trompeurs et produire des contenus de manière responsable. Déposez votre projet avant le 13 mai 2026.

Plus d'infos : [le.segec.be/CSEM\\_Info](https://le.segec.be/CSEM_Info)

### AUTEURS EN CLASSE : INVITEZ UN ÉCRIVAIN, C'EST GRATUIT !

Donner vie à la littérature dans sa classe, c'est possible grâce au projet « Auteurs en classe » de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Les enseignants du maternel, du primaire et du secondaire peuvent inviter, sans frais, un auteur ou une autrice belge francophone – BD, album, roman, poésie, théâtre, essai... – pour une rencontre autour de la lecture. Inscriptions ouvertes jusqu'au 3 juillet 2026 pour l'année 2026.

Toutes les infos : [le.segec.be/AuteursEnClasse](https://le.segec.be/AuteursEnClasse)

## ÉVÉNEMENTS

### RECHARGER SES BATTERIES PÉDAGOGIQUES AUX RPÉ 2026

Chaque été, Changements pour l'égalité (CGé) invite les enseignants à se retrouver pour explorer, expérimenter et se ressourcer. Les 55<sup>es</sup> Rencontres Pédagogiques d'été se tiendront du 14 au 19 août 2026 à Villers-Sainte-Geztrude. Au menu cette année : 13 ateliers au choix, sur 4 ou 6 jours, pour tous les niveaux de la maternelle au secondaire. Pédagogie institutionnelle, classe coopérative, différenciation, jeu théâtral, podcast, intelligence artificielle, esprit critique... De quoi repartir en septembre avec des idées plein les valises !

Infos et inscriptions sur [le.segec.be/RPE2026](https://le.segec.be/RPE2026)

